

Marc Strauss

Le ratage du psychanalyste *

Si nous voulons reformuler la question qui fait notre thème de l'année, une interprétation qui tienne compte du réel, nous pourrions aussi bien dire une interprétation qui tienne compte du dernier enseignement de Lacan, puisque c'est à ce moment qu'il a promu le réel comme ajout décisif à son enseignement donc à la psychanalyse, théorie et pratique.

À propos de la pratique, la question est celle de la conséquence de cette mise en avant du réel sur la conduite de la cure et ses effets. La cure, sa direction, ses fins sont-elles modifiées par rapport, par exemple, à ce que nous en indique le graphe du désir ?

Les critères d'une cure réussie

Partons donc du ratage des critères qui définiraient une cure analytique réussie comme telle. En effet, si les effets thérapeutiques de la psychanalyse n'ont jamais été contestés par Lacan, ils ne lui ont jamais été suffisants pour définir les conséquences d'une analyse. Nous le savons, il a même considéré ces effets thérapeutiques comme secondaires, aux deux sens du terme, les situant dans une zone de surcroît, comme l'ombre portée de ce qui prime et vient en premier dans la cure, le gain épistémique. De toute façon, ces effets sont relatifs à l'idée que l'on se fait d'une thérapie réussie et des critères que l'on en a. Or, à moins de recourir à l'idéologie adaptative du moment comme étalon de mesure, il est on ne peut plus difficile de définir ces critères. Et surtout, quel juge ultime leur reconnaître ? Est-ce l'analyste, ou l'analysé, ou un jury représentant le corps analytique, voire social ? Sur ce point, Lacan a montré que le résultat de la volonté de légitimer une instance légitimante ne pouvait être que raté, car une

* Intervention au séminaire École, Paris, 12 janvier 2012.

telle légitimation, méta-légitimation, est impossible, pour des raisons de pure logique et non de faiblesse de raisonnement.

Et dans le même temps il a avancé que l'instance légitimante d'une analyse existait, qu'elle se trouvait dans la logique de la cure elle-même. Mais la question de qui peut juger, cette fois de la justesse de cette logique, n'est que repoussée et n'est pas résolue pour autant. Il s'agit de savoir si des critères de jugement peuvent effectivement ne relever que de la seule logique, ou s'ils ne sont pas quand même toujours suspects de relever aussi de la logique de groupe. Les critères de pure logique, s'ils existent, seraient les seuls critères « innocents », qui ne représenteraient l'intérêt de personne en particulier, mais uniquement celui de la psychanalyse. Lacan a tranché positivement : il a considéré qu'il existait des critères « innocents », qui n'appartenaient à personne, les critères structuraux. Il y a une structure de la cure, et quiconque peut la dégager peut affirmer cette cure avoir été une psychanalyse réussie, ou au moins suffisante, s'il y a une différence entre réussie et suffisante. De plus, cette structure, de n'être discutable par personne, permet le dialogue entre psychanalystes, et même l'accord, au moins sur ce qu'elle est.

Ainsi, ceux qui savent leur dépendance à la structure et se reconnaissent entre eux comme tels peuvent déléguer leurs représentants à accueillir en leur sein, avec la solennité qui convient, un nouveau venu qui leur montrerait les avoir rejoints dans leur savoir partagé. Nous pourrions même nous demander si cette cérémonie d'accueil n'est pas ce qu'il a appelé « la passe ».

Et pourquoi pas, si de tels sujets existaient ? À l'image d'une Écurie de chevaliers Jedi – mais moderne, donc une avant-garde populaire, avec son bon gros maître Yoda qui distille son savoir dernier. Mais même dans ce distingué aréopage, et il se révèle vite un os, Yoda ne va pas sans sa face d'ombre occultée, Dark Vader.

Il a donc fallu à Lacan faire un pas de plus pour que l'os ne soit pas relégué à l'ombre, au profit des jeux de rivalité et de prestance qui sont la négation de la psychanalyse. Et dénoncer ces jeux, il le savait, non seulement ne les empêcherait pas, mais, comme il menacerait par là les joueurs, il les pousserait à se renforcer. Il a donc à sa façon, théorique, sifflé une fin de partie en rappelant ses troupes et en leur demandant de justifier en quoi, tout en se référant à lui, ils pouvaient

affirmer que le savoir de la structure pouvait leur être suffisant. La structure les autorisait-elle à parler en son nom ? Son nom, c'est aussi bien au nom de la structure qu'au nom de Lacan, un nom propre qui est bien un os dans la structure ! Il a demandé où étaient le fondement et la preuve de l'autorisation du psychanalyste. Certes, nous avons la réponse, en « eux-mêmes », Lacan l'avait bien dit aussi. Peut-être. Mais cela ne dispense pas de la question de ce qui caractérise et différencie ce « eux-mêmes ». Comment les psychanalystes peuvent-ils en rendre raison ? Il ne suffit pas en effet de dire à chacun qu'il est de structure injustifiable et que c'est ce reste dont il s'autorise comme de « lui-même ». Cela, nous le savons. Mais il est demandé justement au psychanalyste de s'expliquer sur ce reste qui l'anime et le distingue dans sa singularité, sur ce qui pour lui fait os dans la structure. Je parle bien sûr du désir de l'analyste, un domaine largement suffisant qui nous dispense d'évoquer ici les désirs dans sa vie « normale ».

L'os, le réel, on le voit, est ce que Lacan souligne à la fin de son enseignement comme nécessaire à ce que l'imaginaire et le symbolique se nouent. Si on ignore ce réel, on s'enferme dans une impasse, un cercle infernal parce que impossible entre le symbolique et l'imaginaire. C'est le cercle du fantasme, qui est toujours un fantasme du tout, de la façon de faire Un-tout avec l'autre. Et la structure a bien failli être le dogme qui aurait pu verrouiller la fermeture de cercle au-delà même de sa clôture fantasmatique ratée. Or, l'accès à ce réel, nous l'avons vu, se fait par ce qui rate, ce qui rate dans toute assertion de soi sur soi qui se voudrait se justifier d'elle-même ; l'accès au réel se fait par ce qui rate à être élucubré dans le cercle imaginé du symbolique et de l'imaginaire.

Ainsi, il y a quelque chose qui fait chacun irrémédiablement différent des autres, c'est un fait, et cela nous interdit à jamais de nous croire tous pareils. Quelle place, volontairement ou non, le sachant ou non, donnons-nous à ce qui nous fait différents ? Les épars désassortis, les « unarités » que nous sommes, quelle valeur donnent-ils à cette singularité, à « eux-mêmes », c'est-à-dire au moins à leur parole ? Lacan a proféré sur tous les tons que la raison même de la psychanalyse était de soutenir cette singularité, en discours et en acte, c'est-à-dire au moins de l'entendre, et que la représenter dignement était la tâche du psychanalyste. Les autres, tous les autres, s'occupent de la collectiviser, de « l'anonymiser », de la gommer ; il

appartient au psychanalyste d'être le recueil et le garant de l'absoluité de la singularité de tout être parlant, par là absolument distinct de tout « frère » ; il lui appartient de sortir le tout-venant inconnu qui le souhaite du monument de son tombeau fantasmatique. Lacan a noté la singularité de cet « amour du prochain » qui s'adressait au « tout-venant », cela dans le texte auquel nous nous référons avec tant de profit depuis un certain temps ¹.

Il se trouve que cette forme singulière de l'amour du prochain est la forme ultime d'une série de remaniements de l'amour dans la vie d'un sujet. Et que ce sont justement les ratages de l'amour, depuis les tout premiers, ainsi que leurs conséquences, qui amènent les sujets à la psychanalyse. Que le transfert soit de l'amour porté au savoir ne l'empêche pas d'être d'abord amour aussi.

La force de Lacan, à la suite de Freud, a été bien sûr de prendre au sérieux ces ratages, donc de les mettre en série. Les prendre au sérieux non pour en consoler le sujet, les minimiser ou les réduire d'une quelconque manière, mais pour montrer que le ratage était ce qu'il y avait de plus sûr dans les divagations des corps parlants, pour eux-mêmes et pour les autres. Or, s'employer à l'ignorer n'a que des conséquences fâcheuses.

Il faut donc, le ratage, savoir le reconnaître comme tel, dans sa valeur unique, dans ce qu'il a pour chacun de plus précieux. Ainsi, nous pourrions imaginer dire, au lieu de « Bonjour, comment allez-vous ? », « Bonjour, comment ratez-vous ? », ce qui nous dirait en même temps comment notre interlocuteur va, puisqu'il fonctionne selon sa façon de rater.

Savoir de quoi le ratage est le nom, pour reprendre une formule mise en vogue par Badiou, est la tâche du psychanalyste. Il doit ainsi pouvoir saisir ce ratage, en suivre le fil dans le discours de son patient pour conduire ce dernier au point où il aura dévoilé sa véritable nature d'incurabilité. C'est dire que le psychanalyste doit pouvoir le situer et le reconnaître dans la plainte du patient à travers les différentes formes qu'il prend. La première, nous l'avons vu, est celle de l'amour, c'est donc par le ratage de l'amour que nous allons maintenant poursuivre.

1. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

Le ratage de l'amour

L'amour est amour de l'un, il vise l'unité. Soient deux de départ, le sujet et l'autre qui dans le jeu de la parole se distribuent les places de l'appelé et de l'appelant. Le plaisir est promis, et donc par là déjà satisfait, si coïncident imaginaiement les mouvements de l'appelé et l'appelant. Un temps où imaginaiement sujet et objet échangent leurs places, sans reste. Le moment instituant où celui qui appelle et celui qui est appelé ne font plus qu'un corps dans la danse de leur mouvement l'un vers l'autre, l'un avec l'autre. Il semble alors à l'un et à l'autre faire un. Une difficulté reste en suspens : lequel des deux de l'un ou l'autre va faire modèle de l'un ? Il vaut donc mieux qu'ils s'accordent sur le fait que la question reste ouverte et donc partagée, pour continuer ensemble leur échange, se réglant au pas de l'Autre qui est en tiers le garant de la vérité partagée comme commune mesure.

Le réel du ratage de l'amour, nous le connaissons, il nous est révélé par son comique, souligné par Lacan, c'est que l'objet qu'est chacun pour l'autre n'est pas le même. « Ce n'est pas lui, ce n'est pas elle », nous connaissons la référence. L'amour est un semblant, par la grâce du discours qui donne aux corps la mesure de leur danse et leur fournit une représentation du commerce amoureux. Ce commerce ne vaut pour vrai que tant que les partenaires s'accordent sur leur champ d'échange et sur la monnaie qui y a cours. Une fiction qui n'est pas le réel.

Et d'ailleurs, quand l'apparition du même n'est plus affaire de foi et d'espérance, mais quand il se concrétise effectivement dans le champ de la réalité, cela se passe plutôt mal : dépersonnalisation est le nom psychiatrique de la sensation que vit le sujet quand le même fait signe de sa présence. Ce n'est rien de moins que le moment qui marque l'entrée possible dans le processus psychotique. Une forme atténuée de cette menace est le sentiment d'inquiétante étrangeté dont Freud a parlé ; il surgit quand le même ne fait plus promesse mais menace d'apparaître, menace seulement, qui ne va jamais jusqu'à devenir certitude de présence effective.

L'impossible de faire d'eux un, c'est le réel de l'irréremédiable coupure entre moi et l'autre, la faille de l'inconscient, avec l'appel à l'amour pour la combler, en même temps que son échec à y arriver.

Freud, dans « Le roman familial du névrosé », situait cet échec comme l'*initium* même de la pensée, animée par la déception qu'éprouve l'enfant de ne pas recevoir de ses parents en retour tout l'amour qu'il leur porte. L'échec de l'amour peut être non seulement tragi-comique mais drôle, quand on en arrive à mesurer la démesure de l'ambition qu'il y avait à vouloir abolir cette coupure et qu'il y aurait à persévérer.

Cette ambition démesurée, c'est l'inconscient en tant qu'il fonctionne qui est chargé de la réaliser, à travers la mise en scène de ce qui vaudrait comme rencontre idéale, sans reste, réussie dans sa visée de mettre l'imaginaire en continuité avec le symbolique. Et ce qui prescrit le modèle de la rencontre est le scénario du fantasme, lui-même bien sûr inconscient mais inflexible dans ses contraintes.

Ainsi, la mise au jour du ratage de l'amour, nous le savons, se fait par la mise au jour de la fonction du fantasme, qui montre qu'entre le sujet et l'autre s'impose toujours un objet qui les sépare et que c'est fondamentalement le lien à cet objet qui anime le sujet.

Du ratage de l'amour au ratage du fantasme

Mais la solution par le fantasme est-elle satisfaisante ou là encore ne comporte-t-elle pas un ratage qui la rend insuffisante ? Quel est en effet en dernière instance l'impératif auquel nous nous soumettons, chacun pour soi ?

Est-ce réellement le fantasme ? Certes, il commande les choix en place tierce des objets qui ont cours dans les champs de partage, d'échange avec l'autre. La forme que les objets doivent prendre répond à certaines règles intangibles, car ce sont elles qui déterminent le bon fonctionnement de l'échange dans la réalité. Une réalité qui n'en est pas pour autant homogène au réel. Et qu'est-ce qui nous fait choisir tel ou tel personnage susceptible d'être un partenaire adéquat à notre pari sur la mêmeté ? Des réminiscences, disons-nous après Freud.

Ainsi, il est possible de démontrer au sujet sa tromperie œdipienne, de mettre en lumière la scène primitive d'où toutes les autres s'originent, ainsi que la pulsion qu'elle satisfait, et par là de démontrer la valeur effective de l'objet actuel de sa fixation de jouissance.

Néanmoins, problème, le sujet reste attaché à ses objets, cela alors même qu'il sait dorénavant qu'ils sont des *ersatz*. Les psychanalystes s'en sont très vite inquiétés, de constater qu'aucune interprétation ne

venait à bout du transfert. Et personne n'a poussé la logique jusqu'à réduire l'amour à la réminiscence, au contraire même, par une sorte d'incantation conjuratoire, il a été élevé par ces mêmes psychanalystes au rang de valeur suprême, donc indéfinissable.

Qu'est-ce qui alors est en jeu dans cette persistance, qui ne relèverait pas du sens inconscient et du coup semble en avoir d'autant plus d'importance dans ce qui constitue la singularité de chacun ?

La pulsion de mort

La réponse de Freud a été la pulsion de mort, qui signe le ratage dans le plaisir que soutient le fantasme. Pourquoi les sujets présentent-ils ces fixations inamovibles, semblant insensibles tant à la douleur du ratage qu'aux bienfaits de l'interprétation ? Nous ne pouvons pas dire que le sujet reste attaché à ses objets, psychanalyste ou partenaire amoureux, par habitude, par renoncement à tout espoir, parce qu'il n'y a de toute façon rien d'autre à faire. En effet, ça ne suffit pas à justifier la passion qu'il y met ; il est clair que dans ses attachements se joue autre chose que la résignation. Et même si c'était, la résignation n'en est pas moins à mettre à l'actif du sujet.

En effet, du fait que nous sommes des *parlêtres*, est toujours inscrite en nous une virtualité qui, elle, au contraire de la folie, dépend de notre seule décision. Je parle du suicide, du choix de la fin comme préférable à tout détour, suicide que Lacan a indexé d'une réussite de l'acte. Mais tant que nous vivons, nous démontrons préférer... vivre. S'il peut y avoir une tendance, une pulsion qui porte au renoncement du lien à l'Autre, une pulsion de mort, elle est au moins partiellement réfutée tant que le sujet n'est pas passé à l'acte. Bien sûr, le sujet peut décider quand même d'avoir le dernier mot, en se soustrayant au lien de dialogue entre lui et l'Autre, en se jetant dans l'Etna par exemple. Nous avons là la pulsion de mort sur son versant d'acte de séparation radicale, dont le modèle pour Lacan est Empédocle, où c'est le sujet qui superbement rejette l'Autre, d'un rejet sans appel.

Mais, renoncement ou défi ultime, ce choix, s'il réunifie le sujet qui s'en est soustrait à l'Autre de l'aliénation, il ne réalise pas pour autant l'unité du sujet avec sa jouissance. Et pour cause, puisque par hypothèse ledit sujet ne dispose plus de son corps pour en jouir. En quoi l'acte suicide est aussi bien raté.

Bref, savoir que le dernier mot du désir n'existe pas ne nous empêche pas de poursuivre indéfiniment nos colloques verbaux. Le soupçon nous prend que si nous continuons ainsi, ce doit être parce que ces échanges procurent du plaisir ; les échanges en eux-mêmes et non pas seulement la possession ou le don de tel ou tel objet dans l'échange.

Quel est alors ce pur plaisir de l'échange, aussi pénible puisse-t-il être quelquefois dans la réalité, et dont le sujet est éthiquement comtable, car il relève de sa seule affirmation contre la mort ?

La rencontre

Autre remarque qui contrevient à la seule détermination de l'amour par la réminiscence : avant l'échange entre les partenaires, il y a leur rencontre. Qu'est-ce qui fait une rencontre ? Se réduit-elle à des remaniements des partenaires précédents, réminiscence donc, ou ne reste-t-il pas une énigme sur ce qui préside à leur choix ?

Le fait que la rencontre ait eu lieu n'est en effet pas encore le plaisir de l'échange, mais en est constitutif. Il relève plutôt du choc éprouvé, qui doit bien avoir été de quelque plaisir pour qu'en plus de se faire elle retienne les deux l'un à l'autre.

Dans cette rencontre, quelque chose a fait signe. Signe de mêmeté, de reconnaissance à défaut d'intelligence. Ce ressenti était-il justifié, c'est ce qu'il faudra ensuite vérifier en le rendant vrai, sous l'autorité du fantasme nous l'avons vu. Et c'est ainsi que le ressenti appelle au mensonge et aux soucis que nous connaissons de la vie amoureuse quotidienne.

Quel était ce signe qui a précipité le choc de la rencontre ? Et qui s'est effacé dans sa représentation sitôt perçu comme tel ? Un signe impossible à connaître donc.

Trait unaire

Pourtant la rencontre a laissé une trace, qui permet de le déduire. Le déduire en examinant ce qui fait série dans les répétitions, ce qui les identifie et qui permet de les reconnaître comme telles parce que les caractérisant au-delà de leur singularité. Nous ne sommes pas loin de la réminiscence, mais ce qui se répète là n'est pas une scène, avec son scénario préécrit, mais un bout de réel, à travers ce que nous appelons *lalangue*, composée d'un S_1 tout seul, hors sens. Cette

trace est le trait unaire. Il ne se lit pas comme tel, mais, précise Lacan, il est ce qui permet la lecture, donc la mise en série de ces traits qui font signe du même.

Ainsi, Lacan propose ² un type d'écriture jamais encore repéré et défini comme tel. À l'écriture précipitation du signifiant, il ajoute l'écriture du trait unaire qui est un faire qui donne support à la pensée. Or, remarquons-le, donner support à la pensée, c'est du même ordre que ce à quoi le nœud borroméen est dit par Lacan servir, être réel auquel on peut accrocher des signifiants. Et le support, il est ce à quoi on se cogne quand on a enlevé tout ce qu'il supportait. Derrière lui il n'y a plus rien. À force de tomber toujours sur lui, on finit par l'accepter tel. Il n'a plus de portée de sens, pour reprendre la formule bien connue de la « Préface à l'édition anglaise du *séminaire XI* ».

Ce trait unaire est donc la trace qui vaut comme signe repérable, comme écrit, qui signe que là il s'est passé quelque chose, qu'une rencontre, un accident a réellement eu lieu. Un traumatisme donc, soit ce qui énonce le réel sous la forme d'une écriture, comme Lacan le définit dans l'avant-dernière leçon du *Sinthome* ³. Ce signe est aussi ce qu'il appelle la lettre, qui est du domaine de *lalangue*, et ne fait pas chaîne, ni sens donc. Et il n'y a pas d'enchaînement de lettres entre elles, contrairement à ce que Lacan a avancé dans la « Proposition du 9 octobre 1967 », il n'y a que des lettres une par une. Mais ces lettres, ces signes, ces unarités font le nœud entre le symbolique et l'imaginaire, les enchaînent. Le symbolique et l'imaginaire vont ainsi donner sens à ces lettres, alors qu'elles lui sont préalables, au moins logiquement, puisque ce sont elles qui conditionnent la possibilité de la chaîne de lecture. Ce qui s'y lit du coup est le fantasme, et la position du sujet à l'endroit de ce fantasme.

L'affect et le corps

Ainsi, ce qui s'énonce de sens dans la chaîne des dits n'est pas le tout du dire. Il y a dans le dire autre chose que le sens, il y a l'affect du choc de la rencontre avec *lalangue*, que porte le trait unaire. Lacan le précise, la modulation vocale en jeu dans le dire en elle-même affecte. Elle affecte la plupart du temps d'un doux ronron, mais

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2003, p. 144.

3. *Ibid.*, p. 131.

elle peut aussi réveiller cruellement. Autrement dit, et pour faire un anachronisme, la réminiscence est avant tout une réminiscence d'affect. Si elle se passe parfaitement du sens, elle suppose nécessairement le corps, sans lequel il n'est pas d'affect qui seulement s'éveille.

Le corps n'est pas le corps imaginaire

Cela nous force à rappeler d'abord que le corps affecté dont nous venons de parler n'est pas le corps imaginaire du stade du miroir, n'est pas le corps qui se représente au sujet sous la figure de l'autre. Ce n'est pas non plus la surface trouée par ses orifices pulsionnels auxquels se greffe l'organe incorporel qu'est l'objet *a*. Le corps jouissant ici pris en compte n'est pas incorporel, il est le corps comme instrument de résonance, écho du dire.

Pourquoi Lacan a-t-il ramené dans le champ de la psychanalyse, et de façon si prévalente, un corps qu'il avait pris autant de soin à en exclure, en même temps que les affects d'ailleurs ? Comme il le dit dans *Le Sinthome*, il y a quelque chose qui supporte le corps comme image.

Cela dit, cette postulation d'un noyau dur à l'imaginaire, qui lui est extérieur et autour duquel il se constitue, Lacan l'a toujours soutenue. Ne serait-ce qu'en mettant en avant, dès son stade du miroir, l'Autre nécessaire pour introduire entre le sujet et son image une coupure sans laquelle il n'y a pas d'ajustement possible de leur distance. Ce qui lui a fait dire d'abord, nous l'avons vu, que le signifiant c'était la coupure comme telle, et le réel l'existence nécessaire dans le symbolique, parce que structurale, de cette coupure.

Néanmoins, s'il a rapporté le « noyau dur » de l'imaginaire au symbolique, il a toujours aussi réservé une place à la réalité substantielle du corps, en particulier dans la mise en jeu sexuelle du phallus, et donc de l'organe qui le représente, comme il disait. Un organe qui représente, ce n'est quand même pas un signifiant qui représente, et ça n'a pas le même usage. Et toujours à propos de cet organe, il parle dans le séminaire sur le transfert déjà du noyau réel de l'imaginaire, mais sans le connecter à la jouissance du sujet, seulement à celle du partenaire, la femme de Gargantua en l'occurrence, quand il souligne qu'elle lui dit qu'il peut tout perdre à la guerre, hormis ce précieux organe.

De même, le cas que Lacan a fait de l'érection de Hans aussi bien dans son séminaire précoce sur la relation d'objet que dans sa tardive conférence de Genève montre que la fonction de cet organe ne se limitait pas à un étalonnage de la signification de l'échange. Très précisément, cet organe, par sa façon de n'en faire qu'à sa tête, affecte. Il fait, comme *lalangue*, accident dans la chaîne des représentations et par là il angoisse.

L'angoisse

Et il est vrai que le premier affect, nous le savons, c'est l'angoisse. L'angoisse qui ne trompe pas parce qu'elle ne dit rien, elle signale seulement, et toujours la même chose, l'imminence possible d'un danger.

Ce danger peut être nommé et reconnu, dans et par l'Autre du signifiant, si le sujet s'en remet à lui. Ainsi, l'affect d'angoisse, qui avait au départ seulement un sens de danger, peut se transformer en déplaisir, c'est-à-dire prendre le sens d'un danger dénommé et représenté. Et du coup, il est même possible de faire de ce déplaisir un plaisir, au moins le plaisir imaginé que le déplaisir cesse. Ainsi s'opère grâce au sens la transformation de l'angoisse en affects de plaisir ou de déplaisir. La jouissance du corps vivant toujours sollicite notre attention, donc suscite notre angoisse qui trouve son sens en termes d'affects de plaisir et de déplaisir, et qui sont des remaniements de l'angoisse initiale. Plaisir et déplaisir signent tous deux un chiffrage effectué.

Le sens donné à cette angoisse l'est donc toujours « en vérité », c'est-à-dire dans la dit-mension de la vérité invoquée, en invoquant garantie et en acceptant le contrôle de l'Autre. Nous l'avons vu, c'est le fantasme qui sera chargé de cette tâche de garantir la voie possible du plaisir.

Les accidents

Mais le sens du fantasme n'empêche pas les accidents. En effet, le sens donné n'est pas le sens réel ; le déplaisir est une chose, l'accident en est une autre. Ce dernier est ce qui était imprévisible, que la loi du plaisir n'a ni prévu ni empêché. Les accidents, c'est l'irruption du réel dans la chaîne du sens. Et d'un tel événement, on ne peut douter, on le sait, quand c'est un accident.

Ainsi, le bon usage du réel, c'est la certitude, alors que la dimension du vrai est mensongère, c'est ce que Lacan appelle dans *Le Sinthome* l'élucubration de l'inconscient, son fonctionnement. Une élucubration qu'il oppose à la réalité de l'inconscient, qui supporte cette élucubration – et qui est ratage de la représentation.

Le ratage réussi, celui qui tiendrait compte du réel, serait, au lieu même du ratage de l'enchaînement de l'imaginaire et du symbolique, la saisie du réel. Il faut donc au psychanalyste se tenir à la hauteur du réel du trauma et non collaborer à la fiction de la vérité.

Du coup, le phallus, et l'objet qui le gonfle, est inséparable de la vérité dont il est l'emblème, mais il n'est pas le réel de l'analyse. Comme le dit Lacan toujours dans le même séminaire, il n'est pas suffisant à concevoir une énergétique – à entendre donc comme ce qui transforme un réel en machine signifiante productrice de sens, de sens de plaisir et de déplaisir, donc en plaisir et déplaisir éprouvés. Néanmoins, l'organe ne manque pas par sa présence d'être traumatique dans son mode de manifestation, donc réel.

Mais le trauma qu'il génère n'est pas spécifique : comme tout trauma, il fait forçage dans la pensée, dans la chaîne du sens, et cela au même titre que tous les affects, tous les effets de corps. Pour le dire autrement, il y a certes la jouissance phallique qui est entre le symbolique et le réel, mais elle n'est qu'une forme plus ou moins représentable des effets de corps qui se jouent, se jouissent avec la permanence du *parlêtre*. Et ces effets, quand ils n'ont pas le sens phallique, restent entre l'imaginaire et le réel, là où Lacan dans le nœud situe la jouissance de l'Autre, Autre au symbolique, Autre qu'il n'y a pas. Le phallus ne suffit donc pas à tenir compte du réel, ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas son importance.

Les accidents insensés, il n'y en a donc pas qu'un. Ils se répètent, tous différents. Mais à chaque fois sur le corps ils inscrivent, nous l'avons vu, comme trait unaire la trace de leurs coups, comme d'un fouet.

Il est donc la trace de la coïncidence d'un affect et d'un signifiant et du coup prend une valeur « symboliquement réelle ». J'emploie ici une expression de Lacan dans *L'insu...* : « Le symboliquement réel n'est pas le réellement symbolique, car le réellement symbolique, c'est le symbolique inclus dans le réel. Le symbolique inclus

dans le réel a bel et bien un nom, ça s'appelle le mensonge, [nous pouvons avancer qu'il s'agit pour ce réellement symbolique du signifiant phallique] au lieu que le symboliquement réel – je veux dire ce qui du réel se connote à l'intérieur du symbolique – c'est ce qu'on appelle l'angoisse⁴. »

Ainsi, nous retrouvons nos considérations précédentes sur l'affect primordial d'angoisse, et nous pouvons avancer encore à propos de notre trait unaire : son affect n'est pas sans angoisse.

Nous pouvons distinguer alors les signifiants du symptôme du symptôme lui-même. C'est ce que fait Lacan dans la suite du texte que je viens de lire : « Le symptôme est réel ; c'est même la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui ait un sens, qui conserve un sens dans le réel. C'est bien pour ça que le psychanalyste peut, s'il a de la chance, intervenir symboliquement pour le dissoudre dans le réel⁵. »

Commenter cette phrase prendrait beaucoup de temps, j'en retiens, pour notre question de l'interprétation qui tienne compte du réel, l'intervention symbolique chanceuse qui dissout le symptôme dans le réel. Quel est ce sens conservé, s'il ne s'agit de l'os du sens, de son résidu avec l'affect généré par les éléments *motériels* de *lalangue* qui constituent le trait unaire ? Ces éléments insistent dans les chaînes du sens, certains sont ainsi repérables.

Un affect d'abord hors sens, tant que les signifiants de sa vérité n'y sont pas accrochés, donc un affect qui ne va pas, répétons-le, sans angoisse, qui est toujours aussi une forme atténuée de la douleur.

La douleur

La douleur existe pourtant, car le corps est intéressé par une autre agression que le trauma *motériel*. Certes, la *motérialité* bien utilisée, avec son angoisse et son traitement par le sens, permet d'établir des dispositifs propres à éviter la douleur, en trouvant éventuellement avec l'agresseur un terrain d'entente, celui du sens toujours. Il s'agit ici de la douleur qui résulte du rapport à l'autre, car il est des cas où la douleur est purement physique, et elle demande alors d'autres dispositifs pour la traiter si possible. Pour revenir à celle suscitée par le lien à l'autre, il est néanmoins des cas où l'accord ne se

4. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 15 mars 1977.

5. *Ibid.*

fait pas, où douleur reste infligée par l'autre, et volontairement de surcroît. C'est dire que nos dispositifs de protection n'ont pas fonctionné avec cet autre, qu'il n'a pas joué notre jeu, qu'il n'a pas joué franc jeu avec nous. Nous pouvons légitimement lui en vouloir, le reconnaître, comme le dit Lacan, pas seulement ironiquement, c'est-à-dire penser contre lui. En effet, celui qui nous fait mal, nous avons tout intérêt à le tenir à l'œil pour qu'il ne recommence pas, pourquoi pas en l'aimant. Nous n'acceptons pas d'avoir mal, sauf à nous en amuser, à perversément inverser le bon ordre des choses, dans le masochisme, donc de façon très contrôlée. En effet, à notre corps nous tenons, et à sa protection contre la douleur aussi du coup. Le corps, nous l'avons et nous ne comptons pas l'abandonner au premier venu, car il nous est précieux, c'est lui qui soutient par sa vie notre attention au monde avec ses plaisirs et ses déplaisirs, en organisant nos stratégies de défense, notre désir.

C'est bien ce qui a intrigué Lacan chez Joyce, que ce dernier ait abandonné son corps comme une pelure à l'occasion d'une raclée que lui a infligée un nommé Héron, dont Lacan remarque qu'il consonne avec *éron*. Et en effet, l'*éron* n'a aucun effet d'*éroménon*, au contraire, Joyce se soustrait à l'échange que la reconnaissance de cet autre aurait pu inaugurer, il laisse là sa peau, et se barre ailleurs. Ce lâchage est bien sûr à entendre sur le fond de ce que Lacan a développé du fond normal du sacrifice de l'objet partiel, qui se réalise à l'image de la queue du lézard. Là, Joyce lâche non pas l'objet partiel, mais le corps, pour ne plus s'intéresser qu'aux effets d'affect de la *motérialité*, qu'il rencontre d'abord dans les épiphanies. Il ne lâche donc pas tout de son corps, au contraire, il lâche le corps comme support de l'échange pulsionnel autour de l'objet *a* ; il lâche le corps de l'autre aussi bien, comme susceptible d'assurer sa satisfaction, pour ne garder du corps que sa résonance à la *motérialité*, plaisir qu'il partage avec sa femme Nora.

Est-ce pour cela que Lacan a dit que Joyce allait tout droit à ce qu'une psychanalyse peut offrir ? S'agit-il dans la psychanalyse de ne faire fonds que du corps *motériel* ? Certes non, mais quand même. Certes non, car une fois la vérité de l'échange venue à la barre de la vérité, les pulsions et leurs satisfactions ne sont pas barrées, encore moins interdites, elles sont seulement situées à leur véritable place, dans leur dépendance au discours qui les conditionne. Mais oui, dans la

mesure où sous la barre de la vérité il y a la cause *motérielle*, qui est la cause à laquelle s'accroche la maladie du sens, cette maladie incurable parce que sans issue du côté de ses productions de pensées, à cause de la fuite du sens. C'est aussi pour cela il me semble que Lacan a pu avancer dans *Le Sinthome* qu'avec l'écriture du nœud borroméen il fondait la première philosophie qui lui paraisse se supporter.

Une question : est-ce que ce qui compte dans une interprétation qui tienne compte du réel est d'extraire des dits les éléments *motériels* qui feraient certitude pour élucubrer encore et toujours à leur propos, même si c'est dans le vocabulaire analytique ? Ou alors, ce qui compte, est-ce de savoir que le support de la vérité n'est pas la vérité, mais le réel ? Autrement dit, que ce qui reste de toutes les fictions de vérité qu'un sujet peut broder, c'est la série des accidents de sa vie, de ce qui fait sa texture, sa toile, *pour reprendre une autre expression* par laquelle Lacan, parlant de la toile de l'araignée, illustre l'écriture, dans *Le Séminaire XX*.

La série de ses accidents, voilà ce qui singularise un *parlêtre*, le singularise à l'envers de ce qui l'universalise comme sujet barré de la castration qui est ce qui se représente dans ces moments de perte du sens.

Conclusion sur le ratage du parlêtre et celui du psychanalyste

Avec Freud : il y a des pensées impensées – parce que refoulées, donc du fait du sujet, et un refoulé originaire, inaccessible à quiconque.

Avec Lacan : il y a des pensées impensées, c'est vrai, mais surtout ces pensées impensées servent à dissimuler et à oublier une impossibilité à penser, à penser pouvoir dire tout ce qu'on éprouve. Ce à quoi comme par hasard et non sans une certaine perfidie invite la psychanalyse. Or, l'impossibilité de cette pensée est source d'angoisse – source donc de nécessité de reconnaissance, donc de désir – et source de plaisir si le désir semble satisfait. Mais notre impossibilité n'en demeure pas moins, avec son angoisse. Elle est aussi indestructible que le désir. Cela dit, cette angoisse, forts de notre discours, nous affirmons qu'il est possible de la réduire à son minimum nécessaire de douleur, minimum structural et non syndical, qui est la distinction

qui fonde notre concept d'École. Il est possible donc de réduire l'angoisse de chacun du tout-venant à ce qui le singularise dans son absolue différence, qui fait le réel irréductible de sa solitude d'une part ; et de surcroît il est possible de savoir comment porter ce reste d'angoisse à son maximum de plaisir, en le mettant au service de son ego-corps de parlêtre.

Cela dit, le psychanalyste est-il un raté ? Il m'est arrivé de souligner que nous étions une assemblée de médecins ratés, de philosophes allergiques aux systèmes, d'assistantes sociales dévoyées en psychologues, de curés défroqués, et de juifs mal circoncis. Autrement dit, oui, le psychanalyste est bien un raté du discours du maître. D'où prend sa cause le discours analytique.

Mais le ratage n'en épargne pas moins ce dernier discours, celui du psychanalyste, qui transmet la psychanalyse. Et le ratage de la psychanalyse tient à son savoir sur le ratage même ; elle enseigne qu'on ne peut que rater à vouloir définir et contrôler le ratage parce qu'il n'est réductible à aucune définition, donc à aucune prévision. Ainsi, on sait qu'on ne peut que rater à saisir le dernier mot qui protégerait définitivement du ratage – et on peut cesser de courir, d'un désir toujours plus ou moins égaré, après ce dernier mot. Autrement dit, il peut bien rester au terme du processus l'os du symptôme, mais il n'a plus valeur de vérité ; cet os peut bien être aussi difficile à avaler que la tronche que l'on a, et en général il l'est, mais le mieux est de s'y faire.

Décisive en revanche est la rencontre de l'inconscient réel par choc répété sur l'os du réel plutôt que par reconnaissance des qualités spécifiques de sa matière osseuse prélevée, amenée au grand jour, analysée sur le laboratoire du divan et élucubrée devant les passeurs. Autrement dit, si l'inconscient réel est fait de bouts d'os de *lalangue*, s'il est possible d'essayer d'en saisir quelques-uns et de tenter une élucubration à leur propos, il y a lieu d'avoir de sérieuses réserves sur le fait que ces bouts soient exigibles comme le véritable produit de l'analyse, qui serait la preuve qu'elle a été poussée jusqu'à son terme, le bout réel de ratage. En effet, le réel reste réel, et on ne peut que définitivement rater à le saisir ; mais on peut l'inférer de la série des impasses à l'interprétation. Nous n'avons donc pas fini d'interpréter.